

Un chien dans la ville

Nathalie Ronvaux

J'ai du chien, ça y'a pas de doute, j'suis un aventurier, un vrai. Enfin, j'avoue que depuis que j'suis arrivé dans ce pays, j'ai un mal de chien à en repartir. Non pas que je me sédentarise, bien au contraire, mais je trouve que malgré la petite taille de ce pays il y a une quantité de choses à découvrir.

Et je peux vous assurer que j'en ai du flair, je ne suis ici que depuis quelques mois et j'en ai découvert des choses, j'en ai vu du pays. J'passe d'une maison à une autre, d'un village à un autre, d'une ville à une autre.

J'avoue, j'ai une bonne gueule et j'crois bien qu'ça aide. On a beau dire l'habit ne fait pas le moine, mais quand t'as une bonne gueule c'est un avantage. Les gens m'accueillent à bras ouverts. Pas toujours pour très longtemps mais on t'accueille, on te nourrit, on te bichonne. C'est le paradis sur terre.

Et malgré un temps de chien, y'a pas à dire, ce pays regorge d'étonnantes surprises. Ouais, faut bien avouer ce qui est inavouable.

Quand j'suis arrivé, j'étais un rien gringalet, un peu penaud et un brin timide. Mais depuis que j'suis ici, j'ai un mal de chien à rester en place. Du coup j'sillonne le pays et j'fais connaissance avec plein d'êtres humains, des grands, des petits, des gros, des moches, des beaux. J'ai jamais vu autant de gens qui habitent dans un même pays et qui viennent de tant d'endroits différents.

Bon, côté gamelle, faut que je m'adapte de maison en maison. Et côté coutumes c'est pas mal non plus. Une fois j'ai droit au panier dans la chambre à coucher, dans la maison suivante ce sera la cave ou la buanderie, puis dans un appartement la salle de bain ou la cuisine. Quand j'ai de la chance on me laisse le canapé du salon, le coach surfing n'est pas pour me déplaire.

Bref, pour être aventurier faut savoir s'adapter !

Mais au fil de mes rencontres, je me suis vite rendu compte que je n'avais pas encore croisé d'indigène. Et quand je dis indigène, je parle d'un vrai, j'veux dire un vrai de vrai, un de plusieurs générations !

Enfin, faut pas déconner on comprend un pays quand on connaît ses habitants. Et quand je dis habitants, j'parle de ceux qui transmettent les traditions, ceux qui font du pays ce qu'il est.

Bon, c'est vrai que les autres gens qui viennent d'autre part et qu'ils parlent d'autres langues, eh ben ils n'ont pas l'air d'être trop malheureux ; le mal du pays peut-être, mais bon ça, c'est humain.

Aucun doute, faut bien dire c'qui faut dire, le Luxembourg ça a du chien, ça parle plein d'langues, ça a plein d'cultures, c'est européen, c'est international.

Enfin eux, les humains, ils appellent ça multiculturel. Ouais j'sais c'est galvaudé, mais le résultat est sympa.

Quand j'suis arrivé, j'ai tout de suite su que c'était différent des autres pays où j'avais pu bourlinguer. Difficile d'expliquer pourquoi ou comment, mais rien qu'à l'architecture des maisons et aux infrastructures j'avais ressenti une certaine sérénité sans équivoque.

Tout est ordonné, propre, aligné. Tout est droit, joli, clinquant, enfin surtout à l'extérieur et de l'extérieur. Enfin, j'dis ça, j'dis rien...

Revenons à nos moutons, j'avais donc un objectif que je ne devais pas perdre de vue : rencontrer un indigène.

Mais comment le reconnaître ? Mon flair de chasseur pouvait-il m'y aider ? L'indigène avait-il un signe distinctif, une odeur particulière, des habitudes extravagantes ? De quoi avait-il l'air ? J'ai donc pris mon courage à quatre pattes et j'ai décidé d'aller à la rencontre de l'homme du pays.

Une de mes premières rencontres fut celle avec un petit garçon qui n'était pas plus haut que moi. On

s'est tout de suite lié d'amitié, je lui ai donné quelques coups de pattes amicales et sur ce, il m'a invité chez lui. C'était incroyable, dans sa maison se réunissaient quatre générations et à chaque fois qu'un membre de la famille passait à côté de moi, on me donnait l'ordre de m'asseoir dans une langue différente :

– Assis – Sitz – Sessão – Nondidjö da sätz dech dach dohinner.

Heureusement que nous les chiens, nous avons le don de comprendre le langage corporel. Car sincèrement, je n'avais jamais entendu parler autant de langues différentes dans un même pays ou dans une même maison. Mes oreilles bourdonnaient agréablement, et par mimétisme je souriais de pleine gueule, tellement je trouvais ça convivial.

La famille du petit garçon était une chouette famille. Y avait toujours quelqu'un de passage et à table on passait d'une langue à une autre. Tout le monde aimait le père et il avait de nombreux amis qu'il invitait tous les matins dans sa camionnette pour aller au travail. Et les dimanches dans le jardin, il y avait toujours un grand barbecue. Je me suis régaté, c'était à se taper le cul par terre. Je me serais bien adapté à leur style de vie, mais je ne devais pas oublier mon objectif premier. Et de toute manière, le petit garçon et sa famille ont dû prendre congé de moi, car c'était les vacances. Et comme chaque année, la famille au grand complet partait pour plusieurs semaines dans son pays d'origine.

D'un autre côté, je dois admettre que je n'étais qu'au début de ma quête et c'est avec joie que je repris donc ma route.

Mon instinct allait me guider vers la ville, la capitale du pays. Dans une capitale on rencontre certainement des autochtones. Faut dire que la ville, ça me changeait de la campagne. J'étais beaglement étonné. L'heure du déjeuner, c'était un truc de malade, il y avait des centaines, des milliers de personnes en costume-cravate qui marchaient dans la rue. Ils étaient concentrés, comme si l'avenir du monde pesait sur leurs épaules et beaucoup d'entre eux m'évitaient au dernier moment ou trébuchaient carrément au-dessus de moi. C'est un bon moyen de faire connaissance, je vous l'accorde.

Mais étrangement dans cette même ville, entre chien et loup, il n'y avait plus un chat.

Je vous jure, c'était comme si la ville avait égaré sa population. Les costumes-cravates disparaissaient.

Enigme : où donc se cachaient tous ces gens ? Ououhhhhh vous êtes où les gens ?

J'avais beau faire le tour de la ville, emprunter les avenues, m'engager dans les ruelles : personne ! Je me



c.r.'13

mis donc à compter les boîtes aux lettres, impossible d'y loger tout le monde. Y vivaient-ils tous en colocation ?

Autant la ville était belle, autant ce dépeuplement nocturne me foutait un peu le bourdon.

Pour autant, je ne me décourageais pas, et parole de chien, mon acharnement allait payer. Qu'est-ce que j'en ai fait des rencontres en ville, rien que d'y penser j'en ai l'œil qui brille ! Ma première rencontre citadine fut dans le parc. Ce fut un sympathique John :

– Hey you, you are really cute, good boy.

– Ouais toi aussi t'as l'air sympa, ton sandwich il est à quoi ?

C'est comme ça que j'ai rencontré John, et John avait de nombreux amis qui parlaient tous sa langue et qui étaient comme lui, en costume. J'aimais bien John, il me laissait dormir sur son canapé et je partais avec lui dans les pubs. C'est vraiment des endroits sympas, bonne ambiance, bonne bière brune, pas mal du tout.

Bon, j'me suis quand même vite rendu compte que malgré la bonne ambiance, je n'avais pas tout à fait atteint mon but. Il me fallait un Luxembourgeois. Donc après quelques coups de pattes et de museau amicaux, je me suis dit que j'allais me remettre à gambader. J'avais envie d'aller jeter un coup d'œil au marché en face de l'hôtel de ville.



Arrivé au marché, j'ai constaté qu'il n'était pas évident du tout d'approcher quiconque. Bousculades, coups de canne, caddies.

Même pour un chien de chasse cette entreprise me semblait un peu dangereuse.

Soudain, de loin, je vis l'hôtel de ville.

C'était une évidence, l'hôtel de ville ! À l'hôtel de ville il devait forcément y'avoir des indigènes. Bref, je pris mon courage à quatre pattes et je me faufilai entre deux lions (même pas peur) pour arriver devant une porte close. Je ne me laisserai pas pour autant décourager ! Je décidai donc de revenir à la charge à des heures et des jours différents, mais sans succès. Mon flair m'avait-il quitté ?

J'étais certain de tenir un bon filon, les administrations abritaient certainement quelques indigènes de plusieurs générations. Fallait juste en trouver une qui soit ouverte, une qui soit de garde jour et nuit.

Une idée brillante me vint à l'esprit lorsqu'une voiture de police passa à côté de moi, sirène hurlante (sirène que j'ai grand plaisir à imiter, vu ma tendre admiration pour ces hommes de loi).

Pour rencontrer un indigène, il me fallait rejoindre le grand commissariat.

Et là, quel bonheur les amis, il y avait une douzaine de policiers en uniforme, regroupés en bas de l'immeuble.

– Hey wee bass du dann?

Oui, j'avais déjà entendu cette langue, c'était donc ça la langue du pays. Quelle joie ! J'allais enfin apprendre les coutumes du pays, découvrir ma gamelle luxembourgeoise, comprendre les mœurs et les traditions ancestrales.

– So wat méchs du dann hei Meeschter ? Hues de dech verlaf?

– Wëlls de eng Plainte maachen?

Ah ils avaient l'air joviaux, marrants, conviviaux, l'un d'eux m'a même donné un bout d'son croissant.

– Mat deem doote si mer sécher gerett!

– Mat esou enger Schnëss fënnt deen dote sécher de Bommeleeër!

Ah quel accueil chaleureux, ces rires, cette bonne humeur, cette joie de vivre.

Malheureusement, un son aigu est venu perturber notre rencontre et ils se sont tous précipités vers leurs véhicules de fonction, feu bleu et sirènes à l'action. J'avais repris du poil de la bête. J'avais enfin fait connaissance avec des autochtones et gonflé à bloc, je décidais donc de m'aventurer dans le quartier de la gare.

Aujourd'hui était probablement mon jour de chance et fallait en profiter. Arrivé à la gare, je me suis rendu compte que tout était différent. Plus de monde, moins d'ordre, plus de bruit, malheureux assis par terre, costumes-cravates en cavale, jeunes, vieux. Avec tout ce mouvement, j'avais un peu le tournis et j'ai dû m'asseoir quelques instants.

Mais d'un bond je me suis redressé sur mes quatre pattes, queue figée. Je venais de découvrir un message qui m'était certainement adressé :

Y'A TROP
DE LUXO AU
LUXEM
BOURG

Trop? ça faisait des mois que je ratissais le pays et que j'essayais d'en trouver un.

Nom d'un chien qui donc avait la cruelle intention de me narguer ainsi. Sur ce, je décidais de retourner au commissariat à la recherche des quelques spécimens que j'avais flairés auparavant. Mais il n'y avait plus personne. La queue entre les jambes, je suis retourné en ville.

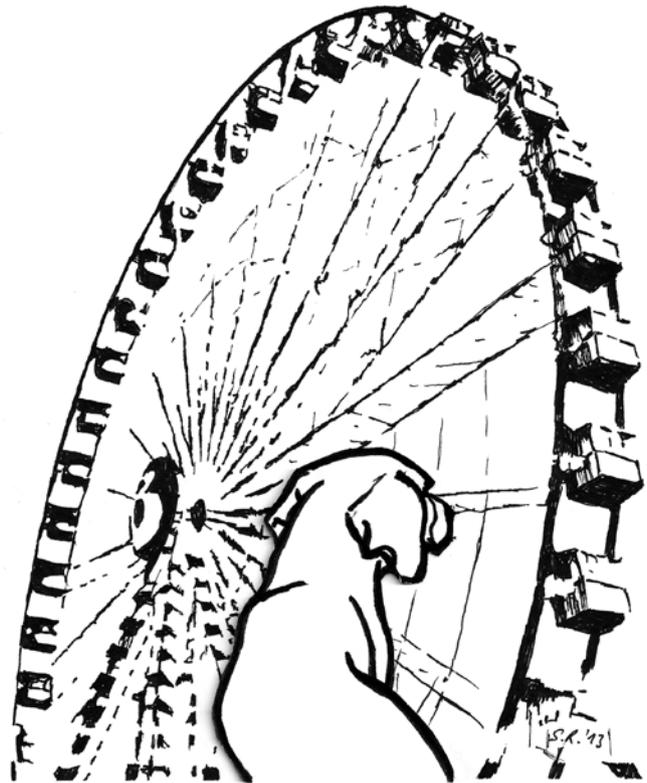
Et là, mon museau a commencé à frétiller vigoureusement. Quelque chose avait changé.

Il y'avait une odeur particulière dans l'air, une odeur appétissante et hypnotique, un mélange de gaufre mélangée à une odeur de Gromperekichelcher, gebakene Fësch, Lëtzebuenger Grillwurst et de bière. Truffe en l'air, je me suis laissé guider par cette envoûtante odeur.

Quelle ne fut ma surprise lorsque je suis arrivé non loin du parc où j'avais rencontré John. Une immense fête foraine avait pris d'assaut la ville, que dis-je, le pays tout entier. Je me suis engagé dans la foule joyeuse et ma surprise fut grande de croiser les personnes que j'avais rencontrées les mois précédents. Près de la grande roue, je vis le petit garçon et sa famille. Un peu plus loin, je vis John et ses collègues qui levaient leur verre à la santé de tous, et mes sympathiques policiers du commissariat patrouillaient dans les allées.

On parlait toutes les langues, les gens s'amusaient, mangeaient, buvaient, riaient. Tout le pays s'était rassemblé en ce même lieu. Je n'en croyais pas mes yeux, il y avait même les costumes-cravates du midi qui généralement disparaissent le soir.

La réponse que je cherchais était sous mon museau. La fête foraine, mais pourquoi mon estomac n'y avait-il pas pensé avant ? Aller à la rencontre du pays et de ses gens en me rendant aux fêtes populaires. Je me régalerai de ses rendez-vous Making Luxembourg ! Où l'empreinte de la patte luxembourgeoise allie tradition et partage, là où la coexistence se fait dans la joie et où le rire est une langue universelle. ♦



Illustrations: Sandrine (www.sandrineronvaux.com)



Nathalie Ronvaux est née au Luxembourg en 1977. En 2010, elle obtient une première publication dans la revue littéraire belge *Traversées* et son premier manuscrit *Vignes et louves* reçoit le prix d'encouragement de la Fondation Servais.

Sa première pièce courte *Échographie* est présentée en décembre 2010 au Théâtre du Centaure. La même année, elle est également invitée à participer en 2010 à la résidence d'auteurs du château du Pont d'Oye.

Son premier recueil de poésie *Vignes et louves* est publié en 2011 aux Éditions Phi. En juin 2012, une exposition temporaire au Musée de la Résistance met en espace des poèmes de son deuxième recueil *La liberté meurt chaque jour au bout d'une corde* (Éditions Phi). Elle participe aux projets *ViniPhication Série II* (Domaine Laurent et Rita Kox & Éditions Phi) et *Fabula Rasa*, lecture scénique en janvier 2013 au Théâtre des Casemates (*Fabula Rasa*, Hydre Éditions).